

## Zénobie dans l'imaginaire occidental

M. Sartre

Puisqu'il s'agit ici de se pencher sur les portraits de Palmyre, on me permettra de commencer cet exposé par quelques images puisées sur les innombrables sites du web consacrés à Zénobie. Laissons de côté, pour l'instant, les images inspirées au fil du temps par la soi-disant « reine de Palmyre », - comme la frêle Zénobie imaginée par Guy Head (1762-1800) - pour ne considérer que les portraits antiques, originaires de Palmyre même pour la plupart, que nombre de nos contemporains estiment être celui de la célèbre reine. Beaucoup avouent leur ignorance quant à l'aspect physique de Zénobie, et illustrent en conséquence leurs propos avec des bustes funéraires dont ils sont bien conscients qu'ils représentent le plus souvent des inconnues, même si par hasard leur nom figure à côté de leur visage. Mais quelques uns n'hésitent pas à reconnaître Zénobie en personne en l'une ou l'autre de ces anonymes: ainsi dame *'Aqamat* fille de *hggw zbyd'* devient une Zénobie sans doute à cause de ses somptueux bijoux. Mieux, un site présente sans broncher une plaque pourtant célèbre comme la stèle funéraire de Zénobie! La Tychè qui accompagne la « déesse au chien » (*fig. 1*) - identifiée à Zénobie - devient une simple servante et on s'interroge sur ce que pourrait être le personnage placé sous le pied de la déesse si le responsable de cette malheureuse confusion l'avait aperçu! C'est dire combien l'absence de portrait de Zénobie en dehors de quelques médiocres monnaies crée de frustrations chez nos contemporains.

Mais cette absence d'images longtemps n'a pas posé problème à nos ancêtres qui se contentaient des textes et laissaient libre cours à leur imagination. Car Zénobie occupe une place de choix dans l'imaginaire occidental. Non qu'elle ait la popularité de Cléopâtre

ou de quelques héroïnes bibliques comme Judith ou Esther, mais son nom apparaît de manière régulière et fréquente dans la littérature et les arts (peinture, sculpture, tapisserie, musique) depuis le XIV<sup>e</sup> siècle. Sa popularité varie au fil du temps, mais surtout l'idée que l'on se fait de sa personnalité évolue fortement avec le temps.

Sans me tenir à un examen chronologique qui serait fastidieux, je voudrais mettre en évidence trois Zénobie, à la fois différentes et complémentaires, qui émergent de ce corpus très volumineux dont je ne présenterai que quelques œuvres marquantes.

D'abord, une Zénobie, « femme forte », modèle féminin du héros, parée de toutes les vertus physiques, morales et politiques. Aux yeux de beaucoup, il ne lui manque qu'une qualité, celle d'être « bonne chrétienne ». Mais on verra que quelques auteurs sautent volontiers le pas.

Mais une femme si parfaite fournit un piètre matériau aux poètes et hommes de théâtre: la vertu ne fait pas recette, à moins de la pimenter au moins par la tentation du désir. Parallèlement à la « femme forte » se développe donc l'image d'une héroïne tragique, prise entre les devoirs de sa charge et les pulsions de la passion amoureuse. Les réponses varient d'un auteur à l'autre, et c'est dans cette veine-là que l'invention poétique se trouve la plus fertile.

Enfin, la redécouverte de Palmyre à l'extrême fin du XVII<sup>e</sup> siècle, le début des études savantes sur son histoire, ne modifièrent pas ces images, mais fournirent néanmoins un cadre plus précis à ses aventures. Avec la multiplication des récits de voyages, Zénobie trouve un ancrage plus réaliste dans un milieu qui effraie et séduit en même temps, le désert. La passion de l'Orient qui accompagne la révolution romantique

donne à la reine une tonalité différente: Zénobie l'Orientale subit successivement l'influence de la colonisation, puis celle de la décolonisation.

### I. Zénobie, « femme forte »

À l'origine se trouve Boccace, car si son maître Pétrarque a consacré quelques vers à Zénobie,<sup>1</sup> faisant pendant d'ailleurs à un portrait de Cléopâtre, c'est bien le long passage du *De claris mulieribus* (§ 100), écrit en 1361-1362, qui semble à l'origine de tout.<sup>2</sup> Non que Boccace innove, car il puise son information dans l'*Histoire Auguste*, dont il reprend tous les éléments, en les enjolivant à l'occasion. Il se soucie peu de son aspect physique (mais il emprunte à son modèle le teint sombre et les dents de perle), insiste au contraire sur sa jeunesse passée à la chasse et aux exercices du corps, décrit en détail ses vertus morales, sa chasteté conjugale (qui l'oppose en tout à Cléopâtre), sa détermination après la mort d'Odainath et son courage dans l'épreuve. L'essentiel de ce qui sera repris ensuite est déjà là: peu de commentaires sur sa politique ou ses objectifs, mais une place de choix pour ses qualités physiques et morales. Une affirmation cependant, lourde de conséquence, ne vient pas de l'*Histoire Auguste*, ni d'aucune autre source antique susceptible d'avoir été utilisée par Boccace (Zosime, Malalas): Boccace qualifie d'emblée Zénobie de « reine de Palmyre », erreur dont le succès fut tel qu'elle infecte jusqu'aux meilleurs ouvrages des historiens d'aujourd'hui. S'il invente un bref règne de Maconius, l'assassin supposé d'Odainath, et suggère une probable complicité de Zénobie dans la mort d'Hérode/Hairan, tout le reste découle de sa source unique, notamment la régence au nom de ses deux fils Herrenianus et Timolaus; Boccace ignore Wahballat, comme ses successeurs.

Le succès de Boccace fut immédiat, et le portrait de l'athlétique, courageuse et vertueuse Zénobie se retrouve, avec des nuances chez les meilleurs auteurs du temps, en Italie bien sûr (Iacopo Filippo Foresti), en France (Christine de Pizan), en Angleterre (Thomas Elyot, Geoffrey Chaucer). Chacun brode néanmoins à sa manière sur ce canevas primitif. Chaucer, par exemple, comprenant mal un mot de Boccace, attribue aux ouvrages *perses* notre connaissance de la reine, et on ne s'étonne donc pas de trouver sous sa plume que Zénobie est née du « sang des grands rois de Perse » ou que les noms de ses fils, Hermannon et Thymalaon, étaient des noms d'origine persane (v. 2345-2346). Sur le canevas dessiné par Boccace, chacun se sent libre d'innover ou, plus souvent, de choisir les éléments utiles à son propos. Mais un élément semble se retrouver partout, même s'il est souvent peu développé compte tenu du peu d'intérêt des auteurs pour la dimension politique du personnage: dans un Orient partagé entre de multiples royaumes dont la liste varie au gré de la fantaisie de chacun (syrien, égyptien, arménien, perse, et naturellement palmyrénien), Zénobie apparaît comme la seule capable d'affronter Rome. Seule Christine de Pizan rappelle que Zénobie s'est proclamée impératrice de Rome.<sup>3</sup>

Reine aux vertus multiples, Zénobie est évoquée par chacun selon ses objectifs. Pour les uns, comme Montaigne (1533-1592), c'est d'abord son abstinence sexuelle qui retient l'attention: « Zenobia ne reçoit son mary que pour une charge; et cela fait elle le laisse courir tout le temps de sa conception, luy donnant lors seulement loy de recommencer: brave et genereux exemple de mariage ». <sup>4</sup> Bossuet y voit la preuve qu'elle ne put être judaïsante.<sup>5</sup>

Lorsque se développe en Occident le thème de la « femme forte », l'héroïne qui peut rivaliser avec les hommes et, bien souvent, l'emporter sur eux, Zénobie trouve naturellement sa place dans la plupart des re-

1. *Le Triomphe de la renommée*, 107-117.

2. Nous utilisons la très récente traduction de Borjaud 2013. On peut aussi utiliser la traduction anglaise de Brown 2001, 426 pour Zénobie. Noter que Boccace mentionne brièvement Zénobie dans le *De casibus virorum illustrium* VIII, 6 (reproduction du *facsimile* en ligne sur Google livres).

3. Nous avons utilisé l'introduction et traduction en français moderne de Hicks & Moreau 1986, 81-83.

4. Montaigne 2007, 205.

5. J.-B. Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, I, époque X.

Fig. 1: la déesse au chien et la Tychè de la ville (cl. Julien Aliquot).



cueils. Cette littérature « féministe » avant l'heure doit sans doute beaucoup à l'arrivée au pouvoir, dans plusieurs pays d'Europe occidentale, de femmes exceptionnelles sinon toujours vertueuses: Marie Tudor et Elisabeth I<sup>ère</sup> en Angleterre, Marie Stuart en Écosse, Catherine puis Marie de Médicis en France, avant qu'Anne d'Autriche n'y exerce à son tour la régence. Chacune d'entre elles eut à diriger un royaume et marqua fortement de son empreinte la politique de

son pays, dans les temps très troublés de la Réforme, des guerres de religion et de leurs lendemains immédiats. Mais le thème fut développé avant même cette promotion des femmes à la tête des États, promotion qui ne fit que renforcer un courant préexistant. Car on trouve ce thème développé dès la fin du xv<sup>e</sup> siècle, et plus encore au début du xvi<sup>e</sup> siècle.

Ainsi, en Espagne, vers 1450, Fernan Pérez de Guzman, *Mar de Historias*, donne Zénobie comme modèle

du courage féminin.<sup>6</sup> On en trouverait de nombreux exemples dans la littérature espagnole du temps: elle fournit le modèle de la femme politique, la preuve que les femmes peuvent autant que les hommes diriger une nation.<sup>7</sup> Zénobie passe volontiers pour un parangon des vertus féminines et masculines. Comme la décrit Antoine Dufour en 1504, elle est d'une beauté qui illumine tout ce qui l'entoure. Mais elle témoigne de qualités viriles exceptionnelles: « ingénieuse comme Aristote, prudente comme Sénèque, taciturne comme Segond le philosophe, éloquente plus que Démosthènes, sage autant que Bias, Solon et Thales Milesius, puissante aux armes autant que nul des preux, faconde en toute contenance et plus féconde en substance. » Elle ne craint pas de défier les hommes au combat à mains nues autant qu'à la course, et refuse de laisser dominer son corps par la violence d'un homme, refusant même d'épouser Aurélien. Naturellement, pour ce qui de l'histoire proprement dite, Dufour erre quelque peu puisque Odainath devient roi des Perses, et que là où se dressait le château construit près de Rome par Zénobie, là, plus tard selon Dufour, Hadrien édifia la villa de Tivoli! Mais Dufour cherche à rassembler des femmes exemplaires, pas à écrire l'histoire de Palmyre.<sup>8</sup> Dans la même veine, François de Billon,<sup>9</sup> dans un ouvrage paru en 1555, *Le Fort inexpugnable de l'honneur féminin*, tout en suivant assez fidèlement l'Histoire Auguste, brosse de la reine un portrait élogieux, insistant notamment sur sa magnanimité, sa continence, son ardeur au combat. En Angleterre, à la même époque, William Painter dans *Le Palais des plaisirs* (1566-1567), « ensemble de contes et récits traduits librement en anglais et tirés de Boccace » et autres auteurs comme l'indique le sous-titre, reprend en effet les principaux éléments de *l'Histoire Auguste* en les enjolivant à sa manière. Ainsi, écrit-il, le capitaine *Odenath* épouse une descendante des Ptolémées, Zénobie, « qui avait le cœur d'Alexandre le

Grand, qui possédait la richesse de Crésus, la diligence de Pyrrhus, le goût du voyage d'Hannibal, la prévoyance guerrière (*warie foresighte*) de Marcellus et le sens de la justice de Trajan ». <sup>10</sup> Après l'assassinat d'Odainath par son cousin Meonius, Zénobie se déclare régente au nom de son fils, que Painter ne nomme pas. Elle a alors 35 ans, parle couramment le grec et le latin, et porte le titre d'impératrice. Frugale (elle se contente d'un seul repas par jour) et vertueuse, elle reçoit l'alliance des rois voisins, ceux d'Égypte et de Perse, ainsi que des Grecs. Painter ne développe guère les combats qui l'opposent à Aurélien, mais s'étend longuement sur un échange de lettres qui lui permet d'établir les objectifs des deux rivaux. Aurélien aurait offert à Zénobie de conserver Palmyre en échange de l'envoi de son fils comme otage à Rome. Zénobie refuse naturellement cet abaissement, mais surtout elle conteste le droit d'Aurélien à porter, comme il le fait dans sa lettre, le titre de « Seigneur de l'Orient ». Pour cette raison, elle préfère la guerre, qui revient à remettre au jugement des dieux l'arbitrage entre les rivaux. Painter passe ensuite rapidement sur la guerre, la capture de Zénobie et le triomphe d'Aurélien pour terminer sur une vision très personnelle de la fin de Zénobie. Retirée dans les environs de Rome, elle y vécut 10 ans avant de mourir « estimée comme Lucrece, honorée comme Cornelia » (p. 319).

En France, l'ouvrage le plus marquant dans cette perspective « féministe » fut sans doute celui du Père Pierre Le Moyne, *La Galerie des femmes fortes*, Paris, 1647, - c'est-à-dire en pleine régence d'Anne d'Autriche (1643-1651) - illustré de gravures d'Abraham Bosse et Gilles Rousselet inspirées de Claude Vignon, qui furent largement reprises et interprétées par la suite (*fig. 2*). Au nombre des « femmes fortes », <sup>11</sup> Zénobie occupait naturellement une place de choix avec Débo-

6. Guzman 1994, 112-113.

7. Cf. Redondo 1994, 291-304, notamment 293-294, qui donne d'autres références.

8. Dufour 1504, 117-120.

9. Cf. ci-dessous p. 5 et n. 13

10. Painter 1890, 311-319; passage cité 313.

11. Mais l'appellation de « femmes illustres » ou « femmes héroïques » est également en vogue: cf. Dinot 1642 (qui ne mentionne pas le nom de Zénobie); Grenaille 1642; Du Bosc 1642. Sur ce thème, dont la bibliographie est gigantesque, cf. MacLean 1977; nous n'avons pu voir Pascal 2001.

rah, Judith, Artémise, veuve de Mausole, et Cléopâtre. Pierre Le Moyne (1602-1671), jésuite et poète, consacre une vingtaine de pages à Zénobie (p. 193-215). Il commence par un long éloge de son courage à la chasse aux lions et aux tigres (derrière le portrait d'une Zénobie en pied, on devine des lions et autres animaux sauvages). Puis Le Moyne loue sa vertu: elle résiste aux avances d'Araspe, qui est pourtant prêt à se sacrifier pour elle face aux bêtes sauvages. Mais elle reste fidèle, dans son veuvage, à Odeinath. Elle chasse en compagnie de ses deux fils (p. 197), courageux malgré leur jeune âge, mais comme ils sont nés de Zénobie « qui a toutes les Grâces de son sexe et les Vertus du nôtre » (p. 197), il ne faut pas s'en étonner. Ses filles n'ont d'autres préoccupations que la guerre et s'entraînent comme les Amazones, dont elles portent la tenue. La maison de la reine est plus le camp d'une conquérante que la maison d'une reine.

Suit enfin un éloge de Zénobie où Le Moyne reprend sans nuance de vagues indications ou suppositions de *l'Histoire Auguste*: elle était de la race des Ptolémées, de Cléopâtre elle avait hérité « la Beauté, l'Esprit et la Magnificence ». Elle est « pudique, magnanime, éloquente et aguerrie », une « beauté militaire ». Aussi intelligente que belle, elle connaît à la perfection l'histoire du Levant, dont elle a elle-même écrit des annales abrégées. Le Moyne considère que s'il y a un « Gardien des Livres et Conservateur des lettres », il a bien mal fait son office puisqu'il a conservé les épîtres de Phalaris, les « sales visions de Pétrone et les mauvais songes d'Apulée » et n'a rien fait « pour conserver ce glorieux monument de l'esprit et de l'éloquence de Zénobie » (p. 200). Il remarque que les Romains ont noirci à plaisir l'image de Cléopâtre (« ils ont plus noirci la réputation de Cléopâtre que le soleil d'Égypte n'avait noirci son visage »)(p. 201), mais que, au contraire, nul ne s'en prend à la vertu de Zénobie, plus chaste en étant mariée que leurs Vestales pourtant vierges. Il reprend l'affirmation de HA comme quoi elle n'a de relations sexuelles avec son mari que pour être enceinte et qu'elle s'abstient alors de toute relation. Devenue veuve, elle pratique l'abstinence. Sur le plan politique, elle reprend le projet de « son



Fig. 2: Zénobie selon Claude Vignon, dans l'ouvrage du Père Le Moyne.

aïeule Cléopâtre » de soumettre Rome. Elle aurait alors partagé l'Empire avec Victoria, l'impératrice des Gaules. Enfin, elle ne fut qu'à moitié vaincue puisqu'elle épousa Aurélien selon certains auteurs, et en eut une descendance: « Zénobie eut la satisfaction de voir son Sang sur le trône des Césars, et son image adorée à Rome ». Dans la réflexion morale finale, Le Moyne conclut qu'il est bien triste que tant de vertus ne lui valent pas sort meilleur que celui de Messaline. Mais on ne peut rien y faire car il manque à Zénobie d'avoir été chrétienne et ces vertus ne font donc jamais que des vierges folles. Mais au moment du jugement dernier, elle l'emportera sur les chrétiennes licencieuses.

Mais le portrait n'est pas sans ambiguïté: la femme politique apparaît comme usurpatrice, trop masculine et donc sa chute est d'autant plus spectaculaire. Zénobie peut alors servir à illustrer un autre thème de la morale du temps: les incertitudes de la Fortune. C'est ce que fait notamment Jean de la Bruyère dans les *Caractères*, au chapitre 5, *Des biens de fortune*.<sup>12</sup> Il ne

12. « Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence : vous avez préféré à toute autre contrée

prend pas la peine d'emprunter aux sources antiques, et imagine un paysage totalement imaginaire: la description du palais serait inspirée de la demeure de Mademoiselle de Scudéry, mais en réalité elle est si vague qu'il est bien difficile d'y voir autre chose qu'une œuvre d'imagination dont la précision n'a qu'un seul objectif, prévenir ses riches et puissants lecteurs de la vanité de la Fortune. Car Zénobie qui passa du rang d'impératrice de Rome à celui de captive traînée au triomphe d'Aurélien illustre à merveille les propos de l'auteur, au même titre que le fermier général enrichi qui rachète son palais et se trouve du jour au lendemain jeté dans la misère.

C'est cette Zénobie héroïque qu'illustrent les arts plastiques du temps. Toute image de Zénobie ne pouvait qu'être une œuvre de pure imagination, au mieux

---

les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice ; l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante ; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant : les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure ; la campagne autour est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent et qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre ; les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie de revoir à leur retour en leurs foyers ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous désirez le porter avant de l'habiter, vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande reine ; employez-y l'or et tout l'art des plus excellents ouvriers ; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris ; tracez de vastes et délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes ; épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable ; et après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à deniers comptants cette royale maison, pour l'embellir et la rendre plus digne de lui et de sa fortune. Ce palais, ces meubles, ces jardins, ces belles eaux, vous enchantent, et vous font récrier d'une première vue sur une maison si délicieuse et sur l'extrême bonheur du maître qui la possède. Il n'est plus ; il n'en a pas joui si agréablement ni si tranquillement que vous ; il n'y a jamais eu un jour serein ni une nuit tranquille ; il s'est noyé de dettes pour la porter à ce degré de beauté où elle vous ravit : ses créanciers l'en ont chassé ; il a tourné la tête, et il l'a regardée de loin une dernière fois ; et il est mort de saisissement ».

fondée sur la description très conventionnelle de l'*Histoire Auguste* puisqu'il n'existait aucune œuvre antique qui lui soit rattachée. François de Billon, cité plus haut, décrit la reine en se démarquant à peine de sa source: « Quant à la qualité de sa forme, il est écrit qu'elle avoit le trait du visage aquilin, et de couleur assez brune. Les yeux circuyz d'une grande vivacité, et noirs: Voire et d'un regard si pénétrant et vif, que l'œil d'autrui n'eust peü comporter longue pose, non plus qu'on pourroit le Soleil, ou le regard fixe du grand Roy des Gaules: Et a la façon de telz yeux: on faisoit bien certaine conjecture du gentil entendement qui étoit en elle. De ses dentz est faite expresse mention pource qu'elle les eût si tresblanches, qu'aucuns les tenoient pour Perles Orientales ainsi taillées par une singulière nouveauté ». Le même Billon la décrit ensuite en ayant visiblement en tête le portrait qu'en a fait Michel-Ange: « Lors de ses harangues, s'y presentoit les bras tous nuds, et couverte d'un tresriche habillement de teste, fait en forme de Heaume antique artificieusement bouclé à l'endroit des oreilles, en façon de Coquilles a gros Lymaz. Au derriere duquel Heaume, pendoit une plantureuse Cornette de Pourpre à l'Egiptienne, dont les deux boutz estoient entièrement frangez de Perles et gros Rubyz ».<sup>13</sup>

Si Boccace a formé l'image littéraire de Zénobie, Michel Ange (1475-1564)<sup>14</sup> a donné l'un des modèles iconographiques de la reine (fig. 3). Précurseur en ce domaine, il a laissé un dessin où l'on voit la reine de profil, la tête couverte de bijoux sur le devant et portant à l'arrière une coiffe évoquant vaguement le sommet d'un casque. La poitrine est fortement mise en valeur, à peine couverte d'un voile. L'œil clair est vif, la chevelure agrémentée de tresses et d'allure blonde. Nombre de représentations postérieures en découlent, plus ou moins réussies. Parmi elles, on peut citer la *Zenobia* de Michele Tosini (1503-1577), dont la poitrine est au moins aussi avantageuse à défaut que son œil brille d'un aussi vif éclat.

Mais ce modèle est bien loin d'avoir une situation

---

13. Billon 1555, 45 (reprint New York, 1970, 51-55, 54-55 pour le passage cité). Cf. Denizot 2003, 138.

14. Cf. Leturcq 1887.

de monopole, et Zénobie, lorsqu'elle figure au nombre des femmes fortes ou des femmes illustres représentées dans les livres ou dans les appartements aristocratiques, ne se distingue que difficilement des femmes de la même série. D'ailleurs, on a pu observer que le même carton pouvait servir, en tapisserie, pour représenter le banquet d'Antoine et de Cléopâtre ou les noces d'Odainath et de Zénobie. Un détail aide parfois à l'identification, telle la cuirasse (dans la série des vignettes inspirées de Claude Vignon pour l'ouvrage du Père Le Moyne, Zénobie apparaît vêtue d'une cuirasse par dessus sa tunique, casquée sur une abondante chevelure) (fig. 2), mais surtout les chaînes d'or, qui seront à l'avenir la marque distinctive de la reine. Une série de tableaux découverts récemment dans une collection particulière proche du Puy-en-Velay, et attribuée au peintre Guy François (v. 1578-1650), regroupe une série de femmes célèbres, Anne d'Autriche, Marie Stuart, Lucrece, Judith, et Zénobie, entre autres. Le tableau consacré à celle-ci montre la reine couverte d'un grand manteau rouge bordé d'hermine (symbole royal), la tête couverte d'un casque enveloppé en partie d'étoffe rouge, mais les mains liées par de lourdes chaînes qu'un gardien l'aide à porter.<sup>15</sup>

Peu de sculptures lui sont consacrées, semble-t-il. On peut néanmoins signaler un buste de Claude Bertin (v. 1650-1705), sculpteur ordinaire du roi Louis XIV, qui réalisa pour Versailles une série de six bustes de femmes célèbres de l'Antiquité, dont Cléopâtre (au Louvre) et Zénobie (Philadelphia Museum of Arts).

Plus que la peinture, c'est la tapisserie qui cultive ce thème. Elles consistaient en général en une série de 6 à 18 pièces ce qui permettait d'illustrer plusieurs épisodes des aventures de Zénobie. On voit ainsi successivement la jeune fille chassant le lion ou le cerf, le mariage avec Odainath, le jugement de Maeonius, Zénobie à la tête de ses troupes, casquées et armées, Zénobie haranguant les mêmes troupes, Zénobie fuyant après la défaite d'Émèse, enfin Zénobie vaincue



Fig. 3: Dessin de Michel Ange représentant Zénobie.

aux pieds d'Aurélien, puis enchaînée et traînée au triomphe. Les séries ont souvent été dispersées et il ne reste souvent qu'une ou deux pièces. Ainsi, une tapisserie du musée des Beaux-Arts de Rouen, tissée en laine et soie à Bruxelles dans les dernières années du XVI<sup>e</sup> siècle (3,15 x 5,05 m), devait s'insérer dans une suite consacrée à l'histoire de Zénobie et Aurélien, tirée de *l'Histoire Auguste*. Le sujet en est: *La reine Zénobie condamnant Meonius, l'assassin de son mari Odenath, au nom de ses deux fils*.<sup>16</sup>

De même, une tapisserie d'Aubusson du XVII<sup>e</sup> siècle montre Zénobie aux pieds d'Aurélien, avec château et jardin à la française en arrière-plan.<sup>17</sup> Une suivante porte un grand vase rempli de bijoux. Là encore, il y a de bonnes raisons de penser que la tapisserie s'insérait dans une suite, à la manière de la série de

15. Sur cette découverte, cf. le bel article de Perez & Saunier 2009; sur le peintre, thèse de M.-F. Pérez (*non vidimus*).

16. On trouve une reproduction dans le catalogue de l'exposition, Charles-Gaffiot et al. 2001, 189 et 319-320.

17. Lot 283 de la vente Drouot du 20 juin 2007: <http://www.artvalue.com/auctionresult-aubusson-17-france-sc-ne-de-cour-vraisemblablement-1579185.htm>.

quinze tapisseries bruxelloises conservées au château de Saint-Géry (Tarn) jusqu'à sa vente aux enchères en 1928, racontant l'histoire de Zénobie.<sup>18</sup> D'autres encore sont attestées à Lucques, Madrid, Ségovie, Munich et Prague, pour ne rien dire des collections privées (comme celle des ducs d'Épernon à Cadillac).

Ces scènes complexes ne sont pas absentes de la grande peinture,<sup>19</sup> mais en la matière, c'est évidemment l'œuvre de Tiepolo qui tient la vedette. La série a été réalisée à la demande d'un riche Vénitien nommé Zenobio, pour son palais (Ca' Zenobio, devenu plus tard propriété des Pères Mekhitaristes, d'où le nom de Palais des Arméniens). La conjonction entre les noms est certes décisive, mais il n'est peut-être pas sans intérêt de noter que se situent dans la dernière décennie du XVII<sup>e</sup> siècle les premières publications sur la redécouverte de Palmyre. Tiepolo (1696-1770) réalisa donc vers 1717 une série - aujourd'hui démantelée - sur l'histoire de Zénobie, sans qu'on en connaisse à coup sûr tous les éléments. Lui appartient une toile, conservée à la National Art Gallery à Washington, où la reine montée sur une petite estrade harangue ses soldats; bien que ceux-ci brandissent des enseignes à la romaine, ils sont vêtus de peaux de bêtes et de braies, comme pour souligner leur caractère barbare. L'identification en a été relativement récente,<sup>20</sup> mais elle ne fait pas de doute, même si certains spécialistes proposent une date un peu plus précoce que celle proposée initialement (1717 au lieu des années 1725-1730). Par ailleurs, une grande toile (500 x 250) entrée au musée du Prado à Madrid représente Zénobie et ses enfants se rendant à Aurélien assis sous un dais.<sup>21</sup> La

toile est proche, par son style (et ses dimensions, 260 x 402) d'une autre conservée à la Galleria Sabaudia de Turin où Zénobie enchaînée marche devant le char triomphal d'Aurélien. Enfin, deux panneaux conservés à la Collection Crespi de Milan illustrent le thème de la chasse, et devaient sans doute accompagner une quatrième toile, disparue, sur la chasse royale, thème fortement mis en valeur par l'Histoire Auguste.

Le thème de la « femme forte » paraît moins en vogue passé le Grand Siècle, mais on trouve cependant encore quelques échos de la personnalité supposée virile de Zénobie. En Allemagne, David Fassmann imagine une interminable collection de dialogues entre des héros disparus, *Gespräche in dem Reiche derer Tödtten*, comprenant 225 fascicules en 14 volumes, publiés à Leipzig entre 1718 et 1740. Le dialogue 129 (aut. IX) est une *Entrevue zwischen der russischen Kayserin Catharina und der orientalischen Königin Zenobia*. Zénobie conserve un haut niveau d'estime puisqu'elle dialogue avec l'épouse de Pierre le Grand (il s'agit de Catherine I<sup>ère</sup> de Russie, non de la Grande Catherine II, plus récente). Il est vrai qu'elles avaient des points communs, ne serait-ce que parce que l'une et l'autre assurèrent le pouvoir à la mort de leur époux, en attendant la majorité (éventuelle) d'un héritier mâle. En second lieu, au Danemark, Ludvig Holberg (1684-1754) tente le même parallèle, mais alors qu'il consacre un ouvrage aux héroïnes féminines (*Adskillige Heltinders og navnkundige Damers sammenlignede Historier*, 1745), il place Zénobie et Catherine dans l'ouvrage parallèle consacré aux héros masculins (*Adskillige store Heltens og berømmelige Mænds sammenlignede Historier*, 1739), sans doute parce que, veuves toutes les deux, elles remplacèrent leur mari à la tête de l'État.<sup>22</sup>

18. Cf. Ahlsell de Toulza 2005, 215-230.

19. Dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle, Jacopo Ripanda avait représenté sur une fresque du Palais des Conservateurs de Rome (v. 1503-1513) le triomphe d'Aurélien conduisant Zénobie prisonnière. D'après Knox 1979, un dessin d'Antonio Zanchi (1631-1722) (*Uffizi*) représenterait *La Reine Zénobie et Aurélien*, tandis qu'un *Triomphe d'Aurélien* existe à Munich et un autre d'Andrea Celesti (1637-1712) sur un plafond de la villa Rinaldi-Barbini a Casella d'Asolo, qu'il peint en 1705-1707.

20. Panofsky 1965, 198.

21. Knox 1979, 409-418: l'auteur identifie la toile comme la reddition de Zénobie, alors qu'elle était alors considérée comme

traitant de *La continence de Scipion*. De même, il remonte la date des œuvres réalisées pour Zenobio aux environs de 1717, au lieu des années 1725-1732 souvent alléguées car la *Vita dei Gregorio Lazzarini* de Da Canal, précieux témoignage de première main sur l'œuvre de Tiepolo, achevé en 1732, signale que ces œuvres sont parmi les premières de la production du jeune peintre. Cf. aussi Shapley 1974, 193-198.

22. Cf. Straubhaar 1997, 169-188; Holberg s'inspirerait du livre féministe de Astell 1701.

Si l'appellation « femmes fortes » s'estompe (elle prend un autre sens, plus physique), l'image reste, et l'on trouve sans peine au XIX<sup>e</sup> siècle des descriptions qui reprennent l'essentiel des thèmes développés ici. Mais il s'agit désormais d'ouvrages destinés à l'édification des jeunes filles, et la qualité littéraire leur fait furieusement défaut. Ainsi, Adélaïde Dufrénoy<sup>23</sup> consacre une dizaine de pages à la biographie de Zénobie où se retrouvent naturellement tous les poncifs engendrés par *l'Histoire Auguste*. Descendante des Ptolémées, la jeune femme est endurente, courageuse, sage, vertueuse. L'auteur ne connaît visiblement rien à l'histoire romaine, mais le but de cette littérature étant de servir à l'édification des jeunes filles en exaltant les qualités des femmes du temps passé, leur histoire réelle compte moins que leur vertu supposée. Dans cette perspective, il va de soi pour Adélaïde Dufrénoy qu'une femme si méritante ne peut qu'être morte chrétienne.

Joséphine Amory de Langerack<sup>24</sup> s'inscrit dans une perspective semblable, mais avec encore moins de souci de vérité historique. Ainsi, « Zénobie eut pour aïeul Hassan, roi arabe, dont le sceptre régissait le sud de la Mésopotamie » (p. 72). Seule concession au goût exotique de l'époque, des envolées lyriques soulignent qu'à Palmyre « les perles et les parfums de l'Arabie s'échangent contre l'ambre de la Baltique, et l'or d'Ophyr pour l'étain de Thulé » (p. 75). L'aventure militaire est à peine esquissée, l'auteur préférant insister sur la vertu de celle qui fut « reine de l'Orient » et finit ses jours « dans une demeure modeste et solitaire, ombragée de rameaux verts » (p. 83).

L'iconographie n'est pas en reste, avec la *Zénobie enchaînée* de Harriet Hosmer (1859) qui montre une femme vêtue strictement, droite face à l'adversité, malgré les chaînes qui marquent sa sujétion (fig. 4); elle inspira largement les articles d'encyclopédies et de livres bien-pensants.

Mais cette Zénobie vertueuse ne fait plus recette. Déjà, parallèlement à la « femme forte » il existe depuis longtemps une autre Zénobie, prise dans les pièges de la passion, tandis qu'une autre émerge peu à peu depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, une reine plus exotique, plus « orientale ».

## II. Une héroïne de tragédie

Si les moralistes trouvent leur compte à une Zénobie vertueuse, les auteurs de théâtre ont besoin d'une matière plus riche, plus propice aux rebondissements qui nourrissent l'action. Or, curieusement, les sources antiques ne disaient rien ou presque de l'action politique de Zénobie. Il fallait donc broder, et beaucoup ne s'en privèrent pas.

Peindre déjà n'avait pas hésité à broder sur le texte de Boccace, mais sur le fond, il ne s'en écartait guère. Lorsque Pedro Calderon de la Barca (1600-1681) écrit *La Gran Cenobia* en 1635 en s'inspirant de Pétrarque et de Boccace, qu'il connaît sûrement, il prend de grandes libertés avec les récits antérieurs. Illustrant les aléas de la Fortune, l'histoire de Zénobie connaît en effet un rebondissement inattendu. Si le contexte historique reste flou, Aurélien apparaît comme un empereur violent et arrogant, alors que le général qu'il envoie contre Zénobie et Zénobie elle-même font preuve de mesure et acceptent avec stoïcisme les coups du sort. Aussi, lorsque Aurélien est assassiné par un jeune ambitieux, Livius, Dèce devenu empereur épouse Zénobie, non sans avoir fait exécuter l'assassin.<sup>25</sup>

La tragédie de François Hédelin, abbé d'Aubignac, *Zénobie*, donnée à Paris en 1640<sup>26</sup> illustre bien la liberté des auteurs envers l'histoire, même lorsqu'elle est aussi romancée que *l'Histoire Auguste*. En dehors du nom des personnages et d'un vague cadre historique,

23. Dufrénoy 1816.

24. Amory de Langerack 1847. La référence savante presque unique d'Amory est Crevier 1749-1755; mais il est possible qu'elle se contente d'un abrégé comme il en parut plusieurs (par Caillot en 1827; Rolland en 1829; Piton en 1836).

25. Cf. sur cette pièce le commentaire d'Arellano en ligne, qui donne une bibliographie complémentaire.

26. La pièce, écrite sur commande de Richelieu, fut donnée à Paris en avril 1640 puisque Jean Chapelain écrit à François de Mainard qu'il a lu sa lettre en allant « à Zénobie »: *Lettres*, I, 598; elle fut publiée en 1647. Cf. Bourque 2009, 219-234.



Fig. 4: *Zénobie enchaînée*, de Harriet Hosmer.

l'histoire est inventée de toutes pièces. Qu'on en juge! La pièce commence après la défaite d'Émèse et se termine avec la chute de Palmyre. On rappelle d'abord qu'Aurélien avait proposé à Zénobie de l'épouser après la mort d'Odainath. Il lui propose à nouveau la vie sauve après sa défaite, mais Zénobie refuse fièrement et décide d'engager le combat sans attendre les secours attendus de Perse et d'Arménie. Son armée est vaincue une nouvelle fois à Palmyre, malgré les efforts de ses généraux Zabdas et Timagène, rivaux dans leur amour pour elle. Après qu'ait été démentie la nouvelle de la capture d'Aurélien, Zénobie se décide à fuir vers l'Euphrate. Le peuple se rallie à Aurélien qui s'empare du palais de la reine, malgré la défense héroïque de Zabdas, qui y laisse la vie. Aurélien fait poursuivre la reine qui est rattrapée. Les deux héros se lancent alors dans une grande scène de reproches réciproques, lesquels d'ailleurs s'adressent, pour Aurélien, surtout à Odainath. Aurélien voudrait bien sauver Zénobie, mais son conseiller Marcellin plaide la mort de la reine. Dans le dernier acte, Marcellin annonce à la reine qu'elle vivra, mais il laisse clairement entendre qu'elle sera déshonorée par Aurélien. Zénobie décide donc de se suicider en entraînant ses fils dans la mort. Si elle renonce à faire périr ses enfants, elle se suicide néanmoins, au grand désespoir d'Aurélien. Celui-ci comprend la trahison de Marcellin et le tue. D'Aubignac s'inscrit clairement dans ce

qui fait la popularité de Zénobie depuis la Renaissance: elle est forte femme, certes, mais surtout elle est vertueuse; elle refuse la main d'Aurélien pour rester fidèle à son époux défunt, et elle préfère la mort au déshonneur. Mais un trait nouveau apparaît néanmoins; Zénobie se situe au cœur d'une intrigue amoureuse!

Dans la même veine s'inscrivent, à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les opéras qui empruntent leur sujet à Zénobie de Palmyre (mais Zénobie l'Arménienne est plus souvent mise en scène car, d'une certaine manière plus tragique, et un livret de Métastase en 1740 lui assura un succès considérable). J'ai dénombré une bonne dizaine d'opéras consacrés à notre héroïne, entre le *Zenobia, regina de' Palmireni* de Tomaso Albinoni (1671-1751), présenté au théâtre SS. Giovanni et Paolo de Venise en 1694, et l'*Aureliano in Palmira* de Rossini créé le 26 décembre 1813 à la Scala de Milan. Parmi les autres, notons seulement l'ouvrage de Giovanni Paisiello, *Zenobia in Palmira*, créé le 30 mai 1790 au théâtre S. Carlo de Naples. Ces opéras n'ont guère le souci de reprendre l'image vertueuse de Zénobie, et l'intrigue combine en général l'amour de la reine pour un militaire romain ou perse et son refus des avances d'Aurélien. Ainsi, dans l'opéra *Zenobia in Palmyra*, présenté à la cour de Charles III d'Autriche à Barcelone en 1709, par Fortunato Chelleri (ou Keller) (1690-1757), le livret d'Apostolo Zeno et Pietro Pariati raconte la rivalité entre Aspasia, princesse perse, et Zénobie, princesse assyrienne; la première finit par épouser le général romain Dèce, tandis que Zénobie épouse Odenath roi de Palmyre. Pour l'opéra de Rossini, qui reprend largement un livret déjà utilisé en 1789 par Pasquale Anfossi, l'action se place, comme dans la plupart des œuvres théâtrales, au moment de la prise de la ville. Alors que les troupes romaines sont aux portes de Palmyre, la cité honore Isis dans son temple. À l'issue de la bataille qui se livre, les Palmyréniens (plus ou moins assimilés à des Perses) sont battus, et Arsace, l'amant perse de Zénobie, est fait prisonnier. Malgré les efforts de Zénobie pour le faire libérer, les négociations échouent car ni Arsace ne veut abandonner la reine, ni Zénobie n'accepte de succomber à

l'amour d'Aurélien. Une nouvelle bataille aboutit à une nouvelle défaite et la ville est prise. Zénobie refuse une nouvelle fois les avances d'Aurélien. Arsace a réussi à s'enfuir et constitue une troupe de fortune avec des bergers des bords de l'Euphrate. Il court au secours de la reine, désormais prisonnière, et qui refuse une nouvelle fois de partager le trône et le lit d'Aurélien. Alors qu'Arsace et Zénobie se sont retrouvés, ils sont surpris et arrêtés par les soldats romains. Bien qu'ils demandent à mourir ensemble, Aurélien décide de les condamner à finir leur vie en prison dans des cellules séparées. Intervient alors Publia, la fille de l'ancien empereur Valérien, qu'Aurélien a libéré en s'emparant d'Antioche; amoureuse d'Arsace, elle intercède en sa faveur. Aurélien, impressionné par le courage d'Arsace et de Zénobie, décide de leur faire grâce et de les libérer, en échange de quoi les deux amants jurent fidélité à Aurélien. Happy End qui, évidemment, ne surprendra que ceux qui ne connaissent pas le goût de Rossini pour les fins heureuses. Mais c'est aussi la fin qui justifie le titre, centré sur Aurélien et non sur Zénobie: d'une certaine manière, le cœur de l'opéra, c'est la clémence d'Aurélien, plus que la vertu ou le courage de Zénobie. Renversement de perspective original par rapport à la production générale.

On trouve des éléments assez semblables au théâtre, par exemple, dans la tragédie que Jacques-Corentin Royou (1749-1828) lui consacre, *Zénobie*, donnée à Paris, au Théâtre français, le 23 février 1821, où l'héroïne préfère le suicide au déshonneur. Le personnage reste populaire comme en témoigne nombre de pièces qui lui sont consacrées. Dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle, sans être exhaustif, on relève *Zenobia or the Fall of Palmyra, a tragedy*, de Walter Marsham Adams (né en 1838), Londres, 1870; *Zenobia. Trauerspiel in fünf Aufzügen*, de Julius Leopold Klein (1810-1876), en 1847; une *Zenobia*, pièce en cinq actes du Danois Ph. Hindenburg-Ronnow, *Zenobia*, Copenhague 1895, puis une *Zenobia* de Richard Bond (Warwick) (1857-1943), en 1899. Deux opéras de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, *Zenobia, Queen of Palmyra* de l'Américain Silas Pratt (1846-1916) créé en 1882, et *Zenobia*, de son compatriote Louis Coerne (1870-1922),

créé à Brême en 1905, pourraient se ranger dans la même catégories, mais il faudrait voir de près leur livret.

Dans la même veine se situent aussi bien des poèmes, comme celui de Nicolas Sabatier en 1834<sup>27</sup> ou encore *Zenobia, Queen of Palmyra*, d'Aeneas MacDowell Dawson (1810-1894), Ottawa, 1883, ou *Zenobia, Queen of Palmyra*, « poème dramatique » de Douglas Jackson Boyle, Scarborough, 1928.

Ultime avatar de cette Zénobie de fantaisie, il faut mentionner un film, le seul qui ait été consacré à la Palmyrénienne, tant il est vrai que la vertu ne donne guère matière à spectacle. Face à de nombreuses *Cléopâtre*, une seule Zénobie! Mais quelle Zénobie: un péplum de 1958 intitulé *Sous le signe de Rome*, et signé Guido Brignone (Sergio Leone était son assistant), réunit Anita Eckberg (Zénobie), Georges Marchal (Marcus Valerius) et Gino Cervi (Aurélien) dans les rôles principaux (fig. 5). Le scénario n'a pas grand chose à voir avec l'histoire, et les invraisemblances frisent le grotesque (ainsi la sœur d'Odainath, Bethsabée – où l'on reconnaît le nom palmyrénien de Zénobie, Beth-Zabbai – est une vestale!). Alors que Zénobie, reine de Palmyre, combat Rome, le consul Marcus Valerius se laisse capturer pour essayer de trouver un arrangement. Avec l'aide de Bethsabée et d'un décurion, Julien, il parvient à approcher la reine, dont il tombe amoureux. Devant l'impossibilité d'un accord, Valerius rejoint son camp et aide le général Marcellus à s'emparer de la ville. Après maints rebondissements (un clan de Palmyre voudrait livrer la ville aux Perses), Zénobie vaincue est emmenée en captivité à Rome. Valerius obtient qu'elle ait la vie sauve et l'accueille dans sa propre maison, tandis que Bethsabée la remplace sur le trône de Palmyre. On voit quel prix paie la chaste Zénobie pour se retrouver au centre d'un film susceptible d'attirer le public du XX<sup>e</sup> siècle! Mais déjà une autre Zénobie a supplanté la femme courtisée par les hommes les plus puissants de son temps: une Zénobie plus exotique, une Zénobie « orientale ».

27. Sabatier 1834; nous n'avons pu consulter que le premier chant. Il ajoute à son nom « d'Alais » pour éviter les confusions.



Fig. 5: Anita Ekberg et Georges Marchal, dans *Sous le signe de Rome*.

### III. Zénobie l'Orientale

La redécouverte de Palmyre à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, les premiers travaux scientifiques au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle (les travaux de Wood et Dawkins, le déchiffrement du palmyrénien par l'Abbé Barthélémy, la première synthèse historique du Père Joseph Jouve sur Zénobie en 1758) ne changèrent rien quant au fond des propos tenus sur Zénobie en dehors du milieu très étroit des érudits (et encore!). Mais Zénobie possédait désormais un arrière-plan archéologique, on pouvait la situer dans un « milieu » géographique. De plus, la multiplication des récits de voyage (Volney, Niebuhr, et tous leurs successeurs) nourrit l'imaginaire occidental. Le désert, considéré comme un milieu affreux et repoussant – au sens littéral – se pare d'un idéal de pureté, de vérité. L'engouement pour l'Orient participe à la fondation de l'Orientalisme tel que l'a défini Edward Saïd naguère et il plonge ses racines dans l'époque pré-romantique et romantique. Une femme comme Lady Hester Stanhope, la nièce de William Pitt, ne contribue pas peu à cette exaltation du désert et de ses habitants. L'année même où Rossini donnait son *Aureliano in Palmira* à Milan, Lady Hester Stanhope, accomplit un voyage spectaculaire à Palmyre. Le voyage de Lady Hester Stanhope en mars-avril 1813, fut soigneusement mis en scène et préparé par son médecin, Charles Meryon. La caravane arrivée par la

grande colonnade (non sans avoir écarté une fausse attaque de bédouins aux abords de la ville) défile entre les colonnes sur les consoles desquelles des jeunes filles couronnées de guirlandes sont montées avant de venir danser autour de la nouvelle « reine de Palmyre ». Entre la danse des bédouins et le chœur des vieillards, l'Occident redécouvre que Palmyre est au milieu du désert, et use de tous les clichés propres à ce milieu fantasmé. On en ressent l'influence dans la peinture du temps. Edward Poynter (1836-1919) se contente, en 1878, d'un portrait de profil: la reine, dont on devine les chaînes, vêtue richement d'étoffes bariolées (et donc « orientales ») et couvertes de bijoux (l'excès appartient aussi à l'Orient), porte un diadème qui souligne son rang. Sur la toile de Herbert Schmalz (1856-1935), *Derniers regards sur Palmyre*, Zénobie, sorte de garçonne vêtue d'une longue tunique blanche recouverte d'un lourd manteau, portant déjà les chaînes d'or aux poignets, jette le regard sur Palmyre depuis un palais qui domine la ville. On trouverait bien d'autres représentations de la même veine, ou largement apparentée, comme celle de Warwick Goble (1862-1943), illustrateur de livres pour enfants, qui donne une *Zénobie à la chasse* entourée de deux panthères, les épaules nues et portant son diadème.<sup>28</sup> On pourrait en ajouter de multiples exem-

28. [www.goble.artpassions.net](http://www.goble.artpassions.net)

ples, y compris très contemporains, comme un portrait de David Howard Johnson.

De nombreuses représentations plus récentes cultivent cette veine, notamment dans la littérature romanesque. Mais des œuvres musicales plus anciennes sont relues avec ce nouveau filtre idéologique: dans une mise scène d'*Aureliano in Palmira* au festival de Martina Franca en 2011 (fig. 6), les Palmyréniens portent une tenue qui évoque le Pakistan ou l'Inde, les troupes romaines portent le kilt, allusion directe à l'époque coloniale.<sup>29</sup> Parallèlement, les romans historiques, qui sont un bon reflet de l'imaginaire, s'en tiennent aux poncifs les plus éculés, comme si les travaux des historiens depuis deux siècles ne comptaient pour rien. Mais il s'y ajoute depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle une touche indigéniste marquée, et depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, décolonisation oblige, un caractère nettement « anti-impérialiste ». Héroïne arabe, Zénobie surgit du fin fond des déserts, et ne se trouve pas très éloignée de l'image qu'en donne le nationalisme arabe actuel. Ainsi, Bernard Simiot<sup>30</sup> choisit d'opposer vigoureusement une Zénobie arabe, très soucieuse de son identité et donc très anti-romaine, à un Odainath que Rome a finalement acheté par de multiples récompenses plus ou moins fallacieuses: un titre de noblesse (on ne sait s'il s'agit de la citoyenneté romaine), ou le droit de porter le titre de « Prince de Palmyre » (même *l'Histoire Auguste* ne va pas jusque-là). Zénobie méprise ce mari âgé (il aurait soixante ans quand elle n'en a que vingt) comme elle méprise son père, un certain Amrou (c'est un emprunt au Amr b. al-Zarib des traditions arabes), tout aussi lâche face à la force romaine, et récompensé par un titre de « sénateur de Palmyre ». Zénobie n'est donc pas loin ici de l'héroïne nationaliste que l'on trouve dans la littérature arabe contemporaine. Sur la fin de Zénobie, logiquement, Simiot se rallie à l'idée d'une survie assez longue dans la campagne romaine. La reine, sur laquelle Aurélien a exercé sans hésiter et à de multiples reprises son droit de vainqueur durant tout le voyage vers Rome, se venge de cette humiliation en participant activement au complot qui aboutit

29. [www.youtube.com/watch?v=oxA54xs8QNA](http://www.youtube.com/watch?v=oxA54xs8QNA)

30. Simiot 1978.

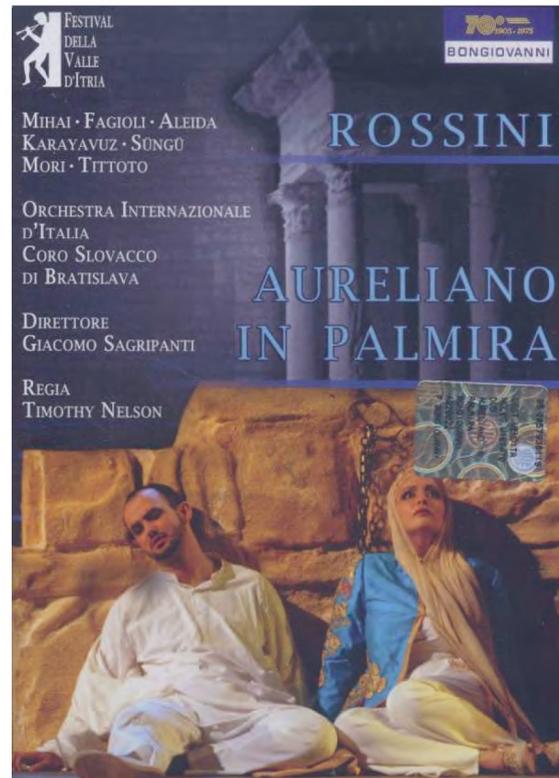


Fig. 6: *Aureliano in Palmira*, dans une représentation de Martina Franca, juillet 2011, costumes de Michelle Cantwell.

à l'assassinat d'Aurélien sur le Danube. La saga en deux volumes de A. B. Daniel (pseudonyme de Jean-Daniel Baltassat et Bertrand Houette),<sup>31</sup> *Reine de Palmyre*<sup>32</sup> comme Marie Goudot<sup>33</sup> dans un livre destiné à la jeunesse<sup>34</sup> développent largement les mêmes thèmes. Mais le livre de A. B. Daniel plonge délibérément dans la fantaisie la plus débridée: naissance de Zénobie dans une oasis lointaine, mariage contraint avec le « roi de Palmyre » Odainath, amours contrariés avec un judéo-chrétien elkésaïte.

Naturellement, on trouverait dans le domaine anglo-saxon ou germanique, nombre de romans historiques dont Zénobie inspire l'auteur. L'un des plus populaires a été celui de William Ware (1797-1852),

31. Daniel 2005.

32. Cf. un compte-rendu dans *L'Express* 20/10/2005.

33. Goudot 2011.

34. Autre roman pour la jeunesse, Ponti 1997.

*Zenobia*; or, *The fall of Palmyra: A historical romance. In letters of L. Manlius Piso [pseud.] from Palmyra, to his friend Marcus Curtius at Rome*, paru en 1846 et qui, sous des titres modifiés fut plusieurs fois réédité. Plus récemment, et sans chercher à être exhaustifs, citons *The Queen of the East* (1956) d'Alexander Baron (1917-1999); *Beloved* (1986) de Bertrice Small (née 1937 à New York), *Queen Zenobia* de Zenobia Lapeyre (1991) ou *The Chronicle of Zenobia: the Rebel Queen* (2006) de Judith Weingarten.

Il faudrait être polyglotte pour apprécier une production qui se trouve dans les langues les plus variées: citons ainsi le livre de Mirzah Qalic Beg (1853-1929), *hikr mashhur tarikh ira nia joah*, Shikarpur, 1914, roman historique rédigé en sindhi, et, beaucoup plus récent, celui de Ebbe Klovedal Reich, *Zenobias Liv*, Copenhague, 1998, qui témoignent l'un et l'autre de l'intérêt universel pour la Palmyrénienne.

Tandis que se développe cette nouvelle image de Zénobie, sa popularité croît dans les milieux les plus divers. Ce serait un autre sujet, mais on peut l'évoquer en deux mots. D'une part, le prénom Zénobie (et même celui de Palmyre) se répand largement et la mode en dura en France jusque dans l'entre-deux guerres, alors qu'il subsiste (modérément) dans le monde anglo-saxon. Par ailleurs le nom de Zénobie apparaît comme le nom de nombreuses héroïnes sans aucun rapport avec l'Antiquité, dans les romans,<sup>35</sup> les pièces de théâtre, les opérettes (une cocotte dans *Ciboulette*), les bandes dessinées (pour enfants ou pour adultes)<sup>36</sup> et jusque dans les jeux vidéos.<sup>37</sup> Une foule

d'œuvres musicales purement instrumentales se nomment aussi *Zenobia*, dans les styles les plus divers, depuis la musique de fanfare jusqu'au jazz (Art Pepper), le piano classique ou la variété.<sup>38</sup> Mais tout ceci ne fait qu'utiliser un nom aux consonances exotiques, un nom qui évoque le désert et l'Orient, plus que la vertueuse reine et impératrice.

## Bibliography

- Ahlsell de Toulza, G. 2005, Les tapisseries bruxelloises de l'histoire de Zénobie, reine de Palmyre, du château de Saint-Géry (Tarn), *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, 65, 215-230.  
[http://www.societes-savantes-toulouse.asso.fr/samf/memoires/t\\_65/215-230\\_Ahlsell\\_Toulza.pdf](http://www.societes-savantes-toulouse.asso.fr/samf/memoires/t_65/215-230_Ahlsell_Toulza.pdf)
- Amory de Langerack, J. 1847, *Galerie des femmes célèbres, depuis le 1<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle*, Paris-Lyon.
- Astell, M. 1701, *A serious proposal to the Ladies*, London.
- Barnes, P. 1990, *Madame Zenobia*, London.
- Barthe, L. 2006, *Zénobie, la mystérieuse*, Paris.
- de Billon, F. 1555, *Le Fort inexpugnable de l'honneur du sexe féminin*, Paris.
- du Boisgobey, F. 1880, *Où est Zénobie?*, 2 vol., Paris.
- Boriaud, J.-Y. 2013, *Boccace, De claris mulieribus*, traduction française fondée sur le texte de Vittorio Zaccaria, Paris.
- Bourque, B. J. 2009, Deux versions de *Zénobie*: imitation ou transformation?, in J. Southwood and B. Bourque (eds.), *French Seventeenth-century Literature: Influences and Transformations, Essays in Honour of Christopher J. Gossip*, Oxford.

35. Par exemple, Vildé 1803, plus tard Du Boisgobey 1880, ou encore la jeune Bruxelloise dont les aventures avec son fiancé « Ugone » sert de prétexte à van Caeteren 1912 pour décrire les comportements modernes. Plus récent, Barthe 2006, roman érotique. On trouve des Zénobie dans les romans de Hawthorne 1852, de Wodehouse 1946, de Golding 1980, de l'auteur de science-fiction Heinlein 1961, chez le romancier et poète roumain Naum, 1985, où c'est le nom de l'initiatrice, ainsi que dans les monologues de Barnes 1990.

36. Par exemple les multiples albums des aventures de *Fletcher and Zenobia* de Edward Gorey (1925-2000), et chez Wharton 1911, où Zenobia, dite Zeena, est l'épouse du héros, Ethan.

37. Une walkyrie elfe de *Ragnarok*; c'est aussi le nom du continent primitif dans la série *Ogre Battle*, et l'un des ennemis du héros dans *Final Fantasy XIII*.

38. Il faut citer l'ouverture pour musique militaire ou harmonie municipale de E. Sallis (1887), la marche pour cornet en si bémol de C. W. Bennet (1895), un *Intermezzo* pour piano de L. J. Quigley en 1906, une valse de E. Williamson vers 1916, sans que l'on ne devine toujours pourquoi le nom de Zénobie leur est donné. Mais le nom se retrouve aussi bien dans des pièces nettement moins sérieuses, de la chansonnette au fox-trot-shimmy de Maurice Roget (mort en 1962), auteur aussi de la musique de *Zénobie* (1922) chanson sur la couverture de laquelle il est précisé que c'est « la chanson qui fait fureur dans la revue de MM. Rouvray et Dahl que présente M. Dufrenne au Concert Mayol » et « Créé par Popino » (paroles de Fernand de Rouvray et André Dahl). Mais ce peut être aussi du jazz (*Zenobia*, de Art Pepper, en 1956). Il n'est pas jusqu'à un groupe péruvien, *Los Embajadores criollos*, qui n'ait enregistré une chanson intitulée *Zenobia!*

- du Bosc, J. 1642, *La femme héroïque*, Paris.
- Brown, V. 2001, *Giovanni Boccaccio, Famous Women*, Harvard (coll. The I Tati Renaissance Library).
- Charles-Gaffiot, J., H. Lavagne and J.-M. Hofman (eds.) 2001, *Moi Zénobie, Reine de Palmyre*, Paris.
- Crevier, J.-B. 1749-1755, *Histoire des empereurs romains*, 12 vol., Paris.
- Daniel, A. B. 2005, *Reine de Palmyre*, I: *La danse des dieux*; II: *Les chaînes d'or*, Paris.
- Denizot, V. 2003, "Comme un souci aux rayons du soleil". *Ronsard et l'invention d'une poétique de la merveille*, Genève.
- Dinet, F. 1642, *Théâtre françois des seigneurs et des dames illustres*, Paris.
- Dufour, A. 1504, *Les Vies des femmes célèbres*, manuscrit publié par G. Jeanneau, Genève.
- Dufrénoy, A. 1816, *La biographie des jeunes demoiselles, ou femmes célèbres depuis les Hébreux jusqu'à nos jours*, Paris.
- Golding, W. 1980, *Rites of passage*, Londres (trad. fr. Paris, 1983).
- Goudot, M. 2011, *Zénobie, la fiancée du désert*, Paris.
- de Grenaille, F. 1642, *Gallerie des dames illustres*, Paris.
- Guzman, F. Pérez de 1994, *Mar de Historias*, éd. Joaquin Rodriguez Arzua, Madrid.
- Hawthorne, N. 1852, *The Blithedale Romance*, Boston.
- Heinlein, R. A. 1961, *Stranger in a Strange Land*, trans. fr., *En terre étrangère*, Paris, 1970, London.
- Hicks, E. and Th. Moreau 1986, *Christine de Pizan, Le livre de la cité des dames*, Paris.
- Knox, G. 1979, Giambattista Tiepolo: Queen Zenobia and Ca' Zenobio: 'una delle prime sue fatture', *The Burlington Magazine* 121, 409-418.
- Leturcq, J.-F. 1887, *Notice sur un tableau de Michel-Ange Buonarrotti, buste de Zénobie, ayant fait partie de la collection de tableaux de Sir Joshua Reynolds*, Tours.
- MacLean, I. 1977, *Women triumphant. Feminism in French Literature 1610-1652*, Oxford.
- de Montaigne, M. 2007, *Les Essais I*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris.
- Naum, G. 1985, *Zenobia*, Bucuresti, (trad. fr. 1985).
- Painter, W. 1890, *Le Palais des plaisirs (1566-1567)*, J. Jacobs (ed.), t. II, London.
- Panofsky, E. 1965, *Festschrift für Herbert von Einem*, Berlin.
- Pascal, C. 2001, *La tradition des Femmes illustres aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, thèse Université de Montpellier III.
- Perez, M.-F. and B. Saunier 2009, Une série des femmes illustres ou femmes fortes par Guy François (1578?-1650), In Situ. Revue des patrimoines, (revue en ligne sur [http://www.insitu.culture.fr/article.xsp?numero=&cid\\_article=saunier-743](http://www.insitu.culture.fr/article.xsp?numero=&cid_article=saunier-743)
- Ponti, C. 1997, *Zénobie*, Paris.
- Redondo, A. 1994, Émergence et effacement de la femme politique à la Renaissance: Isabelle la Catholique et Maria Pacheco, in A. Redondo (ed.), *Images de la femme en Espagne aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, des traditions aux renouvellements et à l'émergence d'images nouvelles*, Paris.
- Rellano, I. online, Glosas a *La Gran Cenobia* de Calderon », online <http://www.resad.es/acotaciones/acotaciones18/18arellano.pdf>
- Sabatier, N. 1834, *Zénobie, ou le Siège de Palmyre*, poème en XX chants, Paris.
- Shapley, F. R. 1974, Tiepolo's Zenobia Cycle, in R. Enggass and M. Stokstad (eds.), *Hortus imaginum Essays in Western Art*, Lawrence (Kansas), 193-198.
- Simiot, B. 1978, *Moi, Zénobie, reine de Palmyre*, Paris.
- Straubhaar, S. B. 1997, Holberg's Apology for Zenobia of Palmyra and Catherine, *Scandinavica*, 36, 169-188.
- Van Cauteren, W. 1912, *Zénobie. Mœurs bruxelloises*, Bruxelles.
- Vildé, L. 1803, *Adolphe et Zénobie ou les crimes de la jalousie*, Paris.
- Wharton, E. 1911, *Ethan Frome*, trans. fr. Paris, 1969, New York.
- Wodehouse, P. G. 1946, *Joy in the morning*, New York (trad. fr. Paris, *Joy, au secours!*).